

Robert Aulotte

BRÛLER, BRAVER, BRILLER OU RONSARD FACE À HÉLÈNE

À GRAŻYNA PEKALA, IN MEMORIAM

Tenter de camper Ronsard face à Hélène, l'héroïne de son dernier canzoniere, n'est certes pas entreprise nouvelle et ce serait gageure, assurément, que de prétendre ici à une absolue originalité. Autant chercher à "peindre en l'onde et arrêter le vent". Du moins, voudrais-je viser à quelque utilité: sans méconnaître, d'ailleurs, ce que mon propos a fondamentalement de vain devant un tel aréopage de Ronsardisants: un peu comme si je portais des coquilles aux habitants du Mont Saint-Michel ou si je me risquais à raconter à mes amis polonais l'histoire, bien connue d'eux, du roi Popiel mangé par les souris ou les aventures du diable Boruta.

Reprenons donc l'affaire, sinon avec de nouveaux yeux, du moins sous de nouveaux cieux, ceux de la Pologne, de la Pologne chère à nos cœurs, de la Pologne terre des miracles, et tout le monde entendra ici que je ne songe pas seulement au miracle dont parlait François d'Amboise, celui des hirondelles de Pologne passant l'hiver au fond de l'eau:

Les gaillars hirondeaux amoureux de l'esté  
 Ensemble s'envelopans d'une gaye manière  
 Se laissent choir au fond d'un estang ou rivière  
 Et y demeurent là, sans viande et sans clairté,  
 Puis, quand vient du printemps la saison plus nouvelle,  
 Ils reviennent sur l'eau et tremoussans de l'aile,  
 Comme resuscitez, ils s'envolent par l'air<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> F. d'Amboise, *Oeuvres complètes*, éd. D. Ughetti, Naples, 1973, t. 1, p. 130.

Ces vers ont été publiés en 1573. Ils sont presque contemporains des *Sonnets pour Hélène*, si l'on en croit (mais faut-il le croire?) Ronsard qui, à la fin du second livre, nous renvoie au mois de juillet de l'année 1574, en déclarant:

Je chantais ces sonnets amoureux d'une Hélène  
En ce funeste mois que mon Prince mourut.

Amoureux d'une Hélène, c'est bien ainsi que le recueil nous présente Ronsard. Face à la froide Hélène (personne ou personnage, peu importe ici) le poète brûle: "de chaleur naturelle" (I, 2), de toute "la chaleur de son coeur" (I, 3), de l'"ardeur" qui le pousse à "chanter les honneurs de Surgères" (I, 7). Il serait facile de continuer à reprendre dans les deux livres des *Sonnets* les citations où sont omniprésents, tout-puissants, les "traits et les flammes d'Amour" (I, 36), ses "flèches et ses flambeaux" (II, 23), la "braise" (I, 34), les "torches" (I, 38), les "chaudes estincelles" (II, 20), du "flamber des yeux de l'aimée qui embrasent "ce vieil tison" où "se cache un germe de feu dessous la cendre grise" (II, 1). Partout, ce ne sont que des "Je me brûle" (II, 11), des "Vous me brûlez" (II, 18), des "Je porte au coeur le feu de ta belle lumière" (I, 39). Devant le bloc de glace "toute pâle en une robe grise" et que le bouillonnant mois d'août ne peut réchauffer alors même qu'elle est "assise auprès d'un feu" (II, 25), le poète, lui, est "soufre et salpêtre" (II, 28); la douleur le "consume" (II, 5); son âme est toute environnée "d'orages amoureux, de flammes et de dards" (II, 32). Je passe cent autres exemples. "Froidement", si j'ose dire et par manière de transition. Car à l'antithétique mode pétrarquiste, cet enflammé, cet "enfoué", "s'englace" parfois, mais sans que jamais son sang cesse d'être brûlant, comme il convient à qui le "septembre est plus chaud que le juin de fortune" (II, 18). Il a "de froid et de chaud la fièvre continue" (I, 4); il se plaint en langueur, "ore froid comme neige, ore chaud comme braise" (II, 4), mélancolique (I, 63), malade d'amour mais toujours brûlant d'amour insatisfait, puisque la cruelle, en fait, se refuse à "désattiser sa flamme" (II, 60) de vieux charnel.

Va-t-il, devant cette rigoureuse, chanter, comme pour Cassandre, un amour de soumission, "inaltérable", inaccessible aux contingences" pour reprendre les paroles cracoviennes de Madame

Bellenger?<sup>2</sup> Que nenni! Le poète, "au chef j'à grison" va braver, tout en continuant à brûler. Brûlant, il déplorait que la belle le bravât:

Tu ne dois en ton coeur superbe devenir,  
Ny braver mon malheur, accident de fortune [...]

(I, 8)

ou:

Pourquoi te braves-tu de cela qui n'est rien [...]

(I, 62)

ou encore:

En te moquant tu braves ma langueur [...]

(II, 62)

Le voici, maintenant, qui la brave, à son tour, même dans certains sonnets d'amour transi, tout marqués de la conception néo-platonicienne de la "mort" de l'amoureux. Il la brave, c'est-à-dire que, loin de toujours la déifier, il la défie. Ainsi dans le sonnet I, 13. Celle qu'il adore, ailleurs, comme une "immortelle" (II, 14), la déesse qu'il compare volontiers au Soleil ou à l'Aurore, qu'il met au niveau des bons démons et des anges des cieux, qu'il appelle sa Charite, est certes, ici, encore sa Pasithée, la plus belle des trois Grâces. Le poète reste le "pratique Chevalier du Camp d'Amour", à l'"âme et de glace et de feu tourmentée"; il accepte d'avoir "joué comme aux dés son coeur et ses amours". Mais il n'hésite pas à conclure:

Donques je te défie et toute ta rigueur.

J'entends bien qu'il ne s'agit là que d'un défi peu provocateur et sans risques, puisque l'amant se déclare "déjà tué". Mais, à côté des sonnets d'amour soumis où Ronsard pétrarquise "par art ou sans art", il est des sonnets que Paul Martin<sup>3</sup> a heu-

<sup>2</sup> Un personnage poétique, nouveau: Hélène dans les "Sonnets pour Hélène de Ronsard", "Quaderni dell'Istituto di Lingue e Letterature Neolatine", Milan, Cisalpino Coliardi, 1982, p. 12.

<sup>3</sup> V. P. M a r t i n, Un sonnet de Ronsard: "Te regardant assise", "Bulletin de l'Association des professeurs de Lettres", XVII, 1981.

reusement appelés de "plain-pied", dont l'exemple le plus achevé est, à mes yeux, le fameux poème "Quand vous serez bien vieille" (II, 42). Il arrive alors qu'un sourire, un jeu de mots, adoucissent ce que pourrait avoir de désagréable un face-à-face trop direct. Ainsi, dans le sonnet: "Je ne serois marry si tu contoies ma peine" (II, 64). Au sommet du palais du Louvre, où se trouve logé l'escadron volant de Catherine de Médicis, Hélène est

[...] comme déesse assise en très haut lieu.

Le quinquagénaire au souffle court ne va pas, grimant les degrés, porter à la belle son "coeur dévotieux". Sachant par avance ce qu'écrira Colette, que "le voeu monte", il se contentera de lui faire "de la cour[t] sa plainte coutumière". Avec respect, assurément, mais sans crainte révérentielle et sans que l'exaltation pétrarquiste l'exhause désormais jusqu'au logis d'Hélène, dont le voeu impérialiste ne sera pas exaucé. L'amant, "ivre d'amour", du sonnet second du premier livre n'est plus - on le voit - qu'un "grison dégrisé", aux yeux désormais dessillés, qui s'amuse à se montrer émancipé. Ailleurs, il arrache sans ménagements le masque hypocrite dont la dédaigneuse, l'orgueilleuse, se sert pour dissimuler des défauts, une imposture, la "mauvaistié", que, dans sa passion cristallisante - fictive ou réelle - le poète "charmé" n'avait pas décelés ou qu'il n'avait pas voulu voir. Prenant ses distances, l'homme juge ce que le poète avait, par convention, sacralisé. Hélène n'est plus "l'unique". Ronsard (I, 16) nous la présente assise auprès de sa cousine, sans doute celle-là même avec laquelle elle aime aller à Arcueil (I, 40). Toutes deux belles, il va de soi, presque également belles, sans que le rusé Ronsard nous dise laquelle est la plus belle. Et celle qu'il peint la première, c'est la cousine:

La chaste, sainte et belle et unique Angévine.

La Saintongeaise ne vient qu'après, qui n'a pas daigné jeter le moindre regard sur la poète, mais que le poète voit sous son véritable jour d'égoïste introvertie:

Pensive, tout à soi, n'aimant rien que soi-même  
 Dédaignant un chacun d'un sourcil ramassé  
 Comme une qui ne veut qu'on la cherche ou qu'on l'aime.

A cette Hélène méprisante, toute pleine de philautie, dont l'aspect paralyse, le poète sait maintenant combien sa conscience s'était - à tort - asservie (II, 17). Aussi la met-il au défi:

Vous n'êtes si superbe ou si riche en beauté  
 Qu'il faille dédaigner un bon coeur qui vous aime.  
 Rentrer en mon Avril désormais je ne puis.  
 Aimez-moi, s'il vous plaît, grison comme je suis,  
 Et je vous aimerai, quand vous serez de même [...]  
 (I, 22)

Plaisante promesse, qui n'engage pas le poète, qui n'accable pas la jeune fille, mais à travers laquelle Ronsard, déjà, tend, cependant, à la demoiselle de Surgères, l'affligeant miroir de vérité où, dans le sonnet II, 14, l'Hélène grecque, à la fin de sa vie, voit sa "face saisie de vieillesse et de hideuseté", et "moisie" cette chair, jadis émouvante, pour laquelle s'étaient émus, en effet, ces pauvres insensés de Grecs et de Troyens. Que l'Hélène du *consoniere* se rappelle donc que:

Quand on perd son Avril, en Octobre on s'en plaint.

Sinon, elle, que le poète avait mise en garde contre une possible vengeance du Dieu d'Amour (II, 5), persistera dans ce contresens qu'elle commet sur la vie, contresens qu'avait déjà dénoncé le sonnet *Quand vous serez bien vieille* et dont elle devrait se corriger, elle que l'on dit intelligente, qui l'est sans doute, et qui, pourtant, se refuse à comprendre que

[...] L'esprit ne sent rien que par l'aide du corps [...]  
 (I, 28)

Quant à lui, le poète, il ne se laissera plus prendre au "faux courage" (II, 75) de celle qui l'éblouissait, qui l'enflammait. Il sait qu'Hélène n'était que "comme passionnée", le soir où elle lui a dit: "Je vous aime Ronsard" (II, 12). Il le sait et il l'écrit. Il écrit aussi que c'est "sans passion que

son coeur elle passionne" (II, 71) et qu'elle n'aimait que ses vers, pas lui, à condition encore que ces vers fussent "douloureux" (I, 33), non pas chargés d'impudique sensualité. Cet amoureux qu'il fut, qui brûlait, il ne le renie pas, lui, qui, sans aimer, n'aurait, en effet, été que "du plomb et du bois" (II, 67). Il reconnaît certes, dans l'*Élégie*, que "pour aimer beaucoup" il n'a eu que "peu de récompense", mais c'est ce qui lui permet, puisque l'Amour l'inspirait, puisque "L'homme ne peut faillir quand un Dieu le conduit" (I, 7), de braver à nouveau Hélène, de la braver dans cette totale certitude d'avoir, plus tard, son triomphe personnel, sa revanche méritée:

M'assurant toutefois qu'alors que le vieil âge  
 Aura, comme un sorcier, changé votre visage  
 Et lorsque vos cheveux deviendront argentés,  
 Et que vos yeux d'amour ne seront plus hantés,  
 Que toujours vous aurez, si quelque soin vous touche  
 En l'esprit mes écrits, mon nom en votre bouche [...]  
 (*Élégie*, 65-70)

Comme dans d'autres poèmes la vieillesse d'Hélène (à qui, sans galanterie, Ronsard a déclaré dans le sonnet II, 70, que les "dames de son temps n'enviaient pas sa beauté") est ici évoquée; mais sans aucun réalisme cruel, sans aucun appel non plus, sans aucune pressante invitation à une conception moins angélique, plus humaine, plus humaniste de l'existence. C'est qu'en fait la rupture entre eux est consommée, rupture que ponctuent les vers des ultimes pièces:

Adieu, cruelle, adieu, je te suis ennuyeux [...]  
 (II, 74)

Ne pensez plus, Hélène, en vos lacs me tenir [...]  
 (*Élégie*, 72)

Je m'enfuis du combat, mon armée est défaite [...]  
 (II, 75)

A Hélène que, contrairement à la pratique pétrarquiste, Ronsard a osé braver, ne restera que le repentir, le "repentir" trop tardif "qui n'amende pas le dommage" (II, 75). Dommage pour elle

seule, car, de cette passion qui eût pu être humiliante, qui le fut à certains moments, le poète, lui, ne sort pas humilié. Il n'a plus "honte de sa honte", comme lorsque sa Raison arrivait à lui faire comprendre qu'il ne convenait pas de

faire l'amoureux en un chef si grison [...]

(II, 35)

Redevenu "maître de lui", sorti de la captivité où le tenait la belle et cruelle "Corsaire" (II, 35), il prend congé d'Hélène et de son austère vertu, il fait ses adieux à la nature, aux ruisseaux, aux rochers, aux chênes, auxquels il demande d'être les "fidèles secrétaires", de "son malheur" (II, 76); et il accepte, comme une délivrance, la venue de la mort, de cette mort qu'il associe de manière si saisissante, si tragiquement paradoxale, à l'amour dans le dernier vers du recueil:

Car l'Amour et la Mort n'est qu'une même chose [...]

(II, 76)

Dans la vie, en effet, l'amour, pour Ronsard, n'est que brûlure souvent douloureuse, folle passion qui rend furieux, à laquelle on peut, plus sage devenu, opposer la bravade vengeresse. Le poète des *Sonnets pour Hélène* nous a fait sentir la brûlure et fait entendre - son nouveau dans un *canzoniere* - la bravade, pour évoquer *in fine* la Mort, seul repos assuré des souffrances de l'amour déçu, la mort qui, seule, introduit à ce paradis d'amour des Champs Elysées idylliques si bien imaginé par ce perpétuel sisyphé amoureux que fut Pierre de Ronsard. La mort, enfin, qui marque du sceau de l'éternité le temps de l'éclat, pour un poète qui n'a pas voulu seulement brûler et braver, mais aussi briller.

Briller, bien sûr, devant cette Hélène que le poète se devait de chercher à séduire. Non par son corps goutteux, qui n'avait plus les aptitudes sportives étalées dans les *Continuations*. Non par sa beauté physique, sans doute bien altérée au moment où sa vie fuyait "vers l'Automne inclinée" (II, 13). Mais par son esprit. Plus qu'une parade du cœur - dont on peut toujours contester la réalité - les *Sonnets pour Hélène* nous offrent une indéniable parade de l'esprit.

Esprit savant: d'où ces références à Platon, au bon père Aristote, à Homère, au docte Euripide. De quoi plaire à la Minerve française habituée du salon de sa cousine, la Maréchale de Retz, familière des oeuvres de l'Académie et du *Corvus Hermeticum*.

Esprit ingénieux. D'où, avec l'anagramme (II, 6), ces jeux phonétiques ou étymologiques sur le nom d'Hélène:

Ma douce Hélène, non, mais ma douce haleine [...]  
(I, 31)

Ny la douce pitié, ni le pleur lamentable  
Ne t'ont baillé ton nom; ton nom grec vient d'ôter  
De ravir, de tuer, de piller, d'emporter  
Mon esprit et mon cœur, ta proie misérable [...]  
(II, 9)

D'où les notations plaisantes et précieuses sur ces oranges et ces citrons, symboles d'amour, devenus demi-cuits pour avoir été pressés sur le sein de braise du poète amoureux, et sur lesquels il lui faut pleurer pour les ramener à leur fraîcheur naturelle (I, 34). Et n'ayons nulle crainte pour Ronsard lorsqu'il nous dit qu'il se brûle en buvant au verre d'eau froide où Hélène vient de poser ses lèvres: il ne brûle pas, il brille, en évoquant cette métamorphose de l'eau glacée en fournaise ardente.

Briller, aussi, aux yeux du public de cour qui a fait alors de Desportes sa coqueluche, qui fait ses délices de sa poésie raffinée, de ses amours désincarnées. Le propos de s'opposer à Desportes, et à son néo-pétrarquisme, hérité des poètes italiens modernes, de triompher de lui, en le suivant sur son terrain, tout en se démarquant de sa manière, est évident tout au long des *Sonnets pour Hélène*. La critique récente voit dans le premier sonnet du recueil l'annonce d'un ensemble antipétrarquiste donc différent du dessein de Desportes et, de fait comme le dit Michel Dassonville<sup>5</sup>: "Ronsard n'accepte les conventions pétrar-

<sup>4</sup> C'est en 1573 que paraissent *Les Premières oeuvres* de Desportes (1546-1606) caractérisées par une grâce un peu molle, par l'euphonie, par la recherche de la pointe. Avec Desportes, Bertaut, Siméon de La Roque seront les représentants les plus connus du maniérisme littéraire.

<sup>5</sup> M. D a s s o n v i l l e, *Oeuvres et critiques*, VI, 2. *Le poète et ses lecteurs: le cas Ronsard*, Paris, J. M. Place, 1982, p. 98.



quistes que pour les rejeter aussitôt". Et c'est toujours pour défier Desportes - plus encore que par tempérament - qu'il fait preuve dans les *Sonnets pour la platonicienne Hélène*, d'un, antiplatonisme déclaré qui vise non pas la doctrine de Platon, mais un platonisme mondain, "per le donne", "miroir déformant du platonisme authentique". Ronsard se singularise, pour briller au détriment du jeune et brillant Desportes, qu'il prétend éclipser. Ce point d'histoire littéraire est bien connu. Je n'y insiste donc pas.

C'est, d'ailleurs, aux yeux de la postérité que Ronsard veut surtout briller. Il l'exprime sans ambages. Celui qui a été le Pétrarque, l'Horace, le Pindare français entend, au moment où il écrit les *Sonnets pour Hélène*, s'imposer comme l'Homère français. "Hélène est un beau nom" nous confie-t-il (II, 54). Imposable de décider de la sincérité du "bel amour d'automne" de Ronsard. Hélène de Surgères est une personne réelle, qui n'était sans doute pas aussi laide et aussi revêche que l'écrit Fernand Desonay. Elle a pu plaire à Ronsard, qui nous dit avoir aimé sa jeunesse, "par élection" (I, 1). Mais n'aurait-il élu qu'un nom? Il serait téméraire de l'affirmer, sans revenir pour autant à la thèse du roman sentimental vécu. Ce qui me paraît sûr, c'est que devenir - avec ou sans invitation de Catherine de Médicis - le chantre d'une Hélène - vraiment aimée ou non - c'était, dépassant ceux qui, dans leur monotone et monocorde maniérisme narcissique ne célébraient que des Dianes, des Hippolytes, des Cléonices, égalier, dans son dessein, le sonneur d'une autre Hélène, le divin Homère, le poète par excellence; s'honorer de la meilleure manière avec l'espoir que la gloire en serait aussi durable que celle d'Homère. Ronsard ne dit pas autre chose:

Si pour sujet fertile, Homère t'a chantée  
Je puis, suivant son train qui va sans compagnon,  
Te chantant m'honorer [...]

(II, 54)

S'honorer en traitant un sujet si fertile (l'expression revient en II, 56), c'est-à-dire sauver son nom des ravages du rapace oublié! Quand Ronsard demande au passant qui viendra se reposer, en été, auprès de la fontaine consacrée à Hélène (II, 72) de se souvenir de lui, c'est à nous qu'il s'adresse dans cet

appel au futur. Dans les *Stances de la fontaine d'Hélène*, nous retrouvons le même souhait personnel pour l'avenir:

Sois dite pour jamais la Fontaine d'Hélène  
Et conserve en tes eaux mes amours et ma foy [...]  
(v. 87-88)

"Pour jamais", c'est dans cette perspective d'éternelle illustration de son nom que Ronsard "brille" dans les *Sonnets* pour Hélène, qu'il brille en se révélant le plus original des poètes amoureux de son temps.

Concluons rapidement. Ronsard face à Hélène? Qui, bien sûr, puisque même s'il s'agit d'amours fictives, Hélène, à la différence des héroïnes des autres *canzonieri* ronsardiens, est une personne - ou, si l'on veut, une *persona* - vraiment présente, vivante dans le recueil. Ronsard et elle se rencontrent, en coche, au bal. Il la voit seule ou auprès de sa cousine; il la voit à la fenêtre devant Montmartre; dans le salon de la Maréchale de Retz où l'on discute du Trismégiste. Ils se disputent, "s'appointent", se fâchent à nouveau, s'écrivent des lettres, "raisonnent" d'Amour: lui, brûlant de le faire; elle, lui opposant sa vertu, le souvenir toujours envahissant de son fiancé, ce "chevalier" que la mort lui a ôté, et, surtout, ce sot point d'honneur. Dès lors, plus que dans les deux premiers *canzonieri*, la relation - toute poétique - entre les personnages, entre l'amant (qui dit "je") et la dame (désignée tantôt par un *tu* valorisant, ennoblissant, ou par un *vous*, plus familier) se charge d'humaine réalité, s'enracine dans une expérience qui est notre expérience. C'est dans l'évolution du sentiment amoureux, un nouveau visage, le plus poignant peut-être, de l'amour, qui nous est proposé. Brûlant souvent, bravant parfois, brillant toujours, Ronsard reprend une nouvelle fois l'éternel procès de l'amour, non plus de l'idéal amour rêvé qu'il avait chanté pour le citadine Cassandre, non plus de ce "malheur plaisant" célébré en "beau style bas" pour une champêtre Angevine, dont le nom retourné signifiait Aimer, mais de l'amour douloureux d'un quinquagénaire encore vert (malgré quelques misères physiques) pour une jeune dame de la Cour, platonicienne et pudique, minaudière et mauvaise, cruelle et coquette. De Cassandre à Hélène, en passant par Marie, s'est affirmée la loi destructrice du temps, de

ce temps qui obsède la pensée de Ronsard. Aragon dira qu'il n'y a pas d'amour heureux.

Avant lui, Marguerite de Navarre dans l'*Heptaméron* avait fait comprendre qu'il n'y avait pas d'amour heureux durable: c'est ce que montre la mort du mari de Longarine dans la bataille contre les bandouilliers. Ronsard va plus loin: pour lui, il n'y a pas d'amour viable. Cassandre se marie avec au autre: Marie meurt, après s'être presque constamment dérobée à celui qui l'aimait; Hélène se refuse. Que reste-t-il alors à celui qui est, de façon indissociable, amoureux et poète? De chanter dans ses vers la passion et ses souffrances, de montrer qu'il est délicieusement douloureux de *brúler*, qu'il est sain et salutaire de *braver* et qu'il est légitime et nécessaire de *briller*, parce que chanter des amours forcément imparfaites, "sonner" cette "plaisante farce, cette belle mensonge, / ce plaisir pour cent maux qui s'envole soudain" (II, 74), ce n'est peut-être pas assurer à celles que l'on a aimées "une gloire [...] parfaite" (II, 75), mais c'est, à coup sûr, le meilleur moyen d'assurer l'acte poétique parfait, celui qui fera voler vivant votre nom, par-delà les âges dans l'universalité des lieux.

Université Paris-Sorbonne  
France

Robert Aulotte

#### PŁONAĆ, BUNTOWAĆ SIĘ, OLŚNIEWAĆ - CZYLI RONSARD I HELENA

Te trzy czasowniki stanowią swoiste słowa-klucze, które pozwalają autorowi wydobyć z *Sonetów do Heleny* elementy petrarkizmu, jak i świadczą o jego przewycięzeniu. Płonąc nader często, buntując się czasem przeciw miłosnej niewoli i egoizmowi damy, pragnąc zarazem olśniewać poetycką wypowiedzią, Ronsard podejmuje ponownie studium miłości: nie tej marzonej, którą opiewał dla Kasandry, ani nie "miłych kłopotów" z powodu wiejskiej Andegawenki, ale dramatycznego uczucia starzejącego się mężczyzny dla pełnej pruderii dworskiej panny. W tej beznadziejnej sytuacji pozostawało tylko opiewać w rymach własną namiętność, aspirując do roli Homera opiewającego Helenę, i w ten sposób u-nieśmiertelnić swoje imię.

(Kazimierz Kupisz)